

Les Classes moyennes dans la Révolution russe

Par Victor SERGE

(Suite et fin.)

XIV

La nouvelle politique économique est un aspect nouveau de la lutte des classes

Les chefs de la révolution russe ont, depuis le premier jour, compris leur nouvelle politique économique, comme une longue lutte avec la petite bourgeoisie. En juillet 1921, Boukharine, dans une conférence aux délégués du III^e Congrès de l'I.C., publiée par *Moscou*, la définissait schématiquement, à peu près de cette façon : une lutte économique, prolongée, entre la petite bourgeoisie bénéficiant d'une assez large liberté d'initiative, dans le commerce et l'industrie, et l'Etat communiste en possession des grandes usines, des mines importantes, des transports, des ressources du commerce extérieur. Les masses paysannes, dans cette lutte devant avoir tout avantage à appuyer l'Etat, dont les transports, les coopératives et les produits de la grande industrie feraient rayonner l'influence dans les campagnes. — Depuis, Boukharine est revenu sur ce sujet. Dans un remarquable petit article sur les types d'entreprises existants en Russie rouge (entreprises de l'Etat, mixtes, privées, concessions plus ou moins indépendantes) l'auteur de l'*A.B.C. du Communisme* a mis en relief ce fait : que la lutte des classes recommence en Russie, entre entreprises différentes (celles de l'Etat communiste et celles des particuliers) et entre participants des entreprises mixtes (le capitaliste étranger, par exemple et l'Etat communiste. Au XI^e Congrès du Parti communiste de Russie, Lénine a résumé la situation en termes impressionnants et indiqué l'immense danger qui menace la révolution. Dans la lutte des classes, la révolution compte en Russie : 1^o sur un pouvoir politique fermement établi ; 2^o sur l'industrie nationalisée. Mais il faut que les communistes sachent diriger l'un et gérer l'autre. Il faut qu'ils dirigent réellement cette formidable machine : l'Etat des Soviets. Et si la petite bourgeoisie y pénètre, comme nous l'avons vu, s'y installe ? « Par moments, disait Lénine (1), la machine que nous croyons diriger, va où nous ne voudrions pas qu'elle aille ; et nous avons la sensation que c'est quelqu'un de déshonorable, quelqu'un de sournois et de faux qui la conduit en secret. » Là est le danger, en effet. Selon son habitude, Lénine l'a révélé sans ménagements. Plus loin, dans le même discours, commentant les écrits d'un professeur Oustrialov, cadet militant, en voie de ralliement aux Soviets, parce que commençant à compter ainsi que nombre de ses amis sur « une évolution du bolchevisme » (évolution qui en serait la négation et la dégénérescence),

(1) Je cite de mémoire, non littéralement. Mais ces passages importants du discours de Lénine ont été reproduits par la *Correspondance Internationale*.

Lénine répondait : « Evolution, non. Tactique, oui. » Et ajoutait : « C'est, entre ces gens-là et nous, une guerre à mort. »

Voilà le mot définitif, voilà la dure réalité. La nouvelle politique économique a marqué, en Russie rouge, le recommencement de la lutte des classes entre la petite bourgeoisie et le prolétariat révolutionnaire. Revêtant les formes de la concurrence économique, de la pénétration du régime des Soviets par l'ennemie de classe, de la résistance normale et matérielle à cette pénétration, du monopole du pouvoir politique entre les mains du Parti communiste.

Cette lutte reste une lutte à mort.

XV

Formes actuelles de la lutte entre l'Etat communiste et les classes moyennes

Jetons un coup d'œil sur ses aspects.

Constatons d'abord qu'il n'y a pas en Russie et qu'il ne peut y avoir en ce moment de bourgeoisie véritable, pour plusieurs raisons définitives qui sont : 1^o les obstacles apportés à l'acquisition par des particuliers des moyens de production ; 2^o les restrictions de l'héritage ; 3^o le contrôle de l'Etat sur toute la production. La formation de grandes fortunes privées, dans ces conditions, paraît impossible. Venues de l'étranger, elles peuvent s'employer à des conditions avantageuses et exercer une influence notable, mais subordonnée au cours des événements politiques en Europe. Le financier anglais, possesseur du tiers des actions d'une entreprise russe, dont l'Etat communiste possédera les deux tiers restant des actions, s'il récoltera des dividendes intéressants ne pourra les placer en Russie que de même, c'est-à-dire qu'il se retrouvera toujours en présence de l'Etat prolétarien et sera toujours le plus faible, à moins que la réaction ne triomphe dans le monde.

Nous en revenons donc, une fois de plus, à cette constatation : que l'ennemi de classe le plus tenace, le plus dangereux du prolétariat, c'est la petite bourgeoisie. C'est avec elle surtout que la révolution russe est aux prises. Comment ? Cette lutte a deux catégories d'aspects : l'une, normale, que nous qualifierons volontiers de saine, prévue, admise par le gouvernement des Soviets : la concurrence du petit producteur à l'Etat ; l'autre, malsaine, parce qu'elle vicie tous les rapports sociaux et suscite sans cesse de nouveaux obstacles au relèvement économique du pays : les abus.

Pour l'instant, la lutte malsaine semble quelquefois la plus importante : à en juger du moins par le rapport du Conseil Economique Supérieur sur les concessions accordées en 1921. Le concessionnaire petit-bourgeois,

au lieu de se préoccuper de produire, ne songe trop souvent qu'à piller. Il ne prend en concession qu'un établissement qui contient encore des stocks cachés ou de l'outillage neuf (ce dont il est informé par un « spécialiste » de ses amis, collaborateur des administrations soviétistes), vendables. Il s'engage à payer à l'Etat un 0/0 élevé sur une production à laquelle il ne compte nullement se livrer. Les stocks cachés épuisés, l'outillage vendu ou volé pièce par pièce, il déclare ne pouvoir tenir ses engagements et restitue l'entreprise à l'Etat, avec d'ailleurs un inventaire complet en apparence. (Voir sur ce sujet dans le n^o 104 de la *Pravda* de 1922 un article-feuilleton documentaire.) Nous connaissons des milliers de combinaisons, toutes véreuses, frauduleuses, malpropres. Toutes témoignent chez le petit-bourgeois d'une mentalité d'homme de proie prêt à tout. Et les tribunaux révolutionnaires continuent de juger, chaque semaine, des fonctionnaires des administrations soviétistes — toujours la « pénétration pacifique » des classes moyennes — accusés d'avoir perçu des pots-de-vin et que l'on fusille de temps à autre.

Dans le domaine du travail, le petit patron se montre dur et déloyal : A Smolensk, à Moscou, à Pétrograd, des « procès des exploités » ont révélé comment il entend la restauration du salariat, — et ont montré aussi, pour la première fois sans doute, dans l'histoire, que la justice, arme d'une classe, peut être celle des non-possédants contre les possédants si les premiers détiennent le pouvoir politique.

Ainsi : lutte de tous les jours dans tous les domaines de la vie sociale. Lutte âpre, sans jamais de trêve, dont l'enjeu est la libération du prolétariat et la fondation de la société nouvelle.

Quels facteurs en détermineront l'issue ? Le facteur international est de beaucoup le plus important. La révolution russe peut tenir longtemps encore. Elle est assez forte pour ne plus craindre la violence de ses ennemis. Le tout est de savoir si le prolétariat de quelques grands pays d'Europe secouera le joug du salariat avant que l'héroïque Russie rouge n'ait succombé — à la longue — sous la pression simultanée de l'univers capitaliste à l'extérieur et des classes moyennes foncièrement anti-socialistes à l'intérieur.

XVI

Conclusions générales

L'expérience de la révolution russe n'a pas encore, que je sache, été examinée sous l'angle d'une différenciation précise des classes. On se borne à la considérer d'habitude comme une guerre sociale entre le prolétariat et la bourgeoisie. C'est un peu simpliste. Dans cet essai, dont je ne me dissimule nullement les insuffisances, je n'ai voulu que donner aux camarades une idée d'ensemble d'un problème extrêmement important de la lutte des classes.

Car les classes moyennes n'ont pas, dans la société contemporaine, le rôle révolutionnaire de la bourgeoisie d'avant-hier et de la grande bourgeoisie d'hier. Celles-ci ont créé une industrie formidable, sillonné les continents

de voies ferrées, les mers de paquebots, les airs d'ondes hertziennes et maintenant d'avions postaux. Tôt ou tard les travailleurs recueilleront ce grandiose patrimoine d'acquisitions techniques. Mais les classes moyennes (paysans cossus, fonctionnaires rétrogrades, boutiquiers, avocats, notaires, journalistes) qu'inventent-elles, que créent-elles ? Leur incurable médiocrité ajoute sa force d'inertie à la volonté conservatrice d'une grande industrie et d'une haute finance autrement intelligentes. Si la France capitaliste est aujourd'hui, suivant le mot de l'*Action Française*, « à la tête de la réaction » dans le monde, c'est qu'elle est une nation de petits rentiers. Si la révolution prolétarienne a pu être réprimée en Allemagne par un Noske, c'est que la social-démocratie allemande était devenue un parti de classes moyennes. Les gardes blanches de Mannerheim, en Finlande, se sont recrutées dans la petite bourgeoisie.

On vient de voir comment elle a combattu en Russie. Or, dans les pays d'Occident, elle est beaucoup plus nombreuse, plus consciente, plus instruite, plus armée qu'elle ne l'était en Russie. Le fascisme, la formation des *Technische Hilfe* et des *Ligues civiques* attestent chez elle la volonté bien arrêtée de prendre, le cas échéant, l'initiative de la guerre civile. — Enfin, l'esprit petit-bourgeois pénètre assez profondément certains milieux ouvriers : le pacifisme, le réformisme, le goût du bonheur médiocre, le fonctionnarisme, l'arrivisme, maladies graves du mouvement ouvrier international nous en fournissent la preuve.

On peut ainsi s'attendre, dans les grands pays d'Occident, à une résistance acharnée des classes moyennes à la révolution. Fort heureusement, dans les pays vaincus de l'Europe centrale — Allemagne, Autriche — un nouveau facteur intervient : la prolétarisation de la petite-bourgeoisie. Fonctionnaires et gens de professions libérales, paysans accablés d'impôts, s'appauvrissent, vivent de plus en plus mal, viennent grossir le nombre des prolétaires. Peut-être cette évolution pré-révolutionnaire se généralisera-t-elle en d'autres pays. Elle a pour conséquence immédiate de diminuer sensiblement les forces de la contre-révolution.

XVII

Quelques conclusions pratiques

De ce vaste ensemble de faits, il me semble que quelques conclusions pratiques se dégagent, dont les militants révolutionnaires peuvent faire leur profit.

L'Internationale Communiste a déjà, dès son II^e congrès, examiné la question agraire et proclamé la nécessité de neutraliser les masses rurales, voire de conquérir, par d'importantes concessions, leur sympathie à la révolution.

D'autre part, il faudrait, dans la plus large mesure, arracher à la bourgeoisie et à la petite-bourgeoisie, les techniciens.

Il semble que ce ne soit pas impossible. N'y a-t-il pas parmi eux comme parmi les jeunes des écoles, et parmi toutes les catégories d'intellectuels, un grand nombre d'hommes que la guerre a fait réfléchir, que les conséquences de la guerre révoltent, dont l'esprit positif pourrait s'prendre à la fois de la grandeur de notre idéal et du